



Apparition

Henri Cachau

Depuis des années, matin et soir Jean-Michel prenait le bus n°95, ligne Opéra, et jusqu'à ce jour, malgré l'impressionnant chiffre, calculé au prorata de la capacité du véhicule de cinquante places assises et de trente en station debout aux heures de pointe, du million et plus de voyageurs l'empruntant, jamais il n'avait rencontré son sosie et ne s'en plaignait pas vu son incapacité à maîtriser ses réactions, face à une apparition pour sûr déconcertante...

Pourtant, ce sosie existait. Le prouvait son interpellation dans le « 95 » par un individu l'accostant en le prenant pour un autre : « Alors ça, Claude, mais que deviens-tu, il y a belle lurette... Quoi, tu ne me remets pas... moi, ton ex-compagnon de turne ! » L'homme s'était tu puis reculé, comme pour mieux jauger celui auquel il s'adressait, se convaincre de sa réelle existence, était revenu à la charge, pour enfin, conscient de son erreur, vu le trouble manifeste de Jean-Michel le dissuadant — « Non, non, je ne me souviens pas, d'ailleurs je ne me prénomme pas Claude mais Jean... vous devez vous... » —, lui déclarer : « Alors ça, vous êtes le véritable sosie d'un ancien camarade... perdu de vue... je m'excuse ! » Il s'était éloigné, laissant le comptable d'autant plus perplexe que l'opiniâtreté de son interlocuteur, convaincu d'avoir en sa personne retrouvé un ancien collègue, l'autorisait à songer qu'existait ce sosie... et que dorénavant il devrait redoubler de vigilance afin de s'éviter une commotion déstabilisante... similaire à celle vécue lorsque parmi les spectateurs d'un match de rugby, il crut reconnaître son frère aîné disparu deux ans auparavant, et s'apprêtait à aller à la rencontre de ce quidam lui ressemblant tant par son physique que par son allure, mais n'en fut retenu qu'interloqué par cette apparition l'abandonnant pantois à seulement deux mètres du bonhomme, alors que pris par le déroulement du match, comme l'aurait fait son aîné, il invectivait l'arbitre ! Le comptable ne regagna pas les tribunes mais demeura au pesage, à quelques mètres de l'individu, dont plus il en détaillait les caractéristiques plus il se convainquait d'une parfaite ressemblance, et ne dut qu'à un réflexe d'amour-propre de ne pas l'aborder

en fin de match, alors que d'un pas similaire à celui de son aîné, ses panards écartés et sa panse en avant, l'homme abandonnait le stade... Dans une période plus romantique — l'avait-elle quitté ou l'avant-veille s'étaient-ils disputés ? —, cette silhouette féminine vue de dos, qu'il crut reconnaître, vers laquelle il s'élança en prononçant son prénom, Mathilde, qui, se retournant, lui répondit : « Monsieur, vous vous méprenez sur la personne ! », et il en fut d'autant désolé que cette femme trait pour trait lui ressemblait, lui préfigurait son amante encore plus femme avec une poignée d'années supplémentaire... Cette succession de coïncidences le fit réfléchir sur l'éventualité d'une plus dérangeante rencontre quand, tôt ou tard, il se confronterait non avec un comédien grimé pour l'occasion mais avec son sosie. Un face-à-face aussi craint qu'espéré, sachant qu'inévitablement pris au dépourvu, cette confrontation tournerait à son désavantage, car il le savait, tel est pris qui croyait prendre, et plus encore s'agissant de l'aspect physique, notamment du visage, selon les physionomistes, l'exact révélateur de l'âme humaine... Ces rencontres le firent se souvenir d'anciens camarades, de vrais jumeaux, donc de vrais sosies, qui s'ils grandirent ensemble et apparemment ne surent se détacher, sinon se contrefaire, ne cessèrent de s'épier, de relever chez l'autre les stigmates d'un proche vieillissement. Jean-Michel comprenait l'aspect impitoyable de cette fraternelle comparaison confinant à un supplice chinois, puisque à toute heure ces jumeaux se livraient à un affrontement insupportable, s'interrogeant sur le rôle de doublure qui reviendrait à l'un d'eux... Cette réflexion était similaire à celle menée par tout individu lors de sa toilette matinale, capable ou non de dialoguer avec ce sosie lui renvoyant ses grimaces, bien que susceptible à tout moment de lever ce siège livré contre soi-même, de se délivrer d'un regard scrutateur dénonçant jour après jour son usure physique et morale...

Étant donné qu'au jeu des probabilités la somme en était demeurée nulle, et qu'en même plus d'un million de voyageurs toujours pas de sosie à l'horizon, c'avait été un choc lorsque ce matin-là, s'apprêtant à grimper dans le « 95 », ligne Opéra, il s'était retrouvé nez à nez avec son sosie, pas des plus frais, avait-il remarqué : mal rasé, les yeux torves... mais si ressemblant ! Confondu, il avait exécuté un geste amical en sa direction, l'inconnu lui avait répondu et souri de la même façon, et ce n'est qu'en regagnant une place qu'il voulut proche de ce dernier, ne le retrouvant pas à la hauteur des sièges où il s'attendait à le localiser, qu'il comprît avoir été le jouet

d'une illusion d'optique, d'un jeu de reflets sur les vitres par lequel il s'était renvoyé sa propre image. D'ailleurs, il avait grimacé en constatant sa méprise, lui pré-signalant ce qui un jour adviendrait, aussi réfléchit-il sur une véritable rencontre avec son sosie, et n'eut dès lors pour seul souci non de s'en garantir mais de s'y préparer, il n'allait pas se laisser impressionner par une vulgaire doublure... Mais on le sait, malgré leur prévisibilité jamais les évènements ne se présentent sous la forme espérée et ce n'est pas dans le « 95 », ligne Opéra, ni dans le musée Grévin, une alternative repoussée depuis le départ de Mathilde le lui ayant suggéré, qu'eut lieu la rencontre, mais lors d'un renouvellement de l'organigramme de l'établissement où Jean-Michel travaillait : son nouveau chef de service lui ressemblait, lui gagnait quelques années et kilos supplémentaires, et paraissait bon enfant. Les premières impressions sont trompeuses, l'intermède correspondant à une passation de pouvoir donne, quel que soit le niveau de hiérarchie, sur un cessez-le-feu, le temps que de nouvelles factions s'instaurent, se jaugent, fourbissent leurs armes... Un temps d'autant plus suspendu que chacun des figurants de cette pièce, dont nul n'osait s'avancer sur sa future chute, heureuse ou malheureuse, au-delà de son implication personnelle dans ce nouveau réseau de relations de travail qui s'établirait, momentanément irrésolu, n'attendait que la chute de l'un des sosies...

Lors de la présentation de l'effectif, abasourdis, les employés avaient assisté à la confrontation entre les deux hommes, et avec grand soin avaient épié leurs réactions. Jean-Michel paraissait prêt pour l'affrontement, arrivé à sa hauteur le nouveau chef de service eut un moment d'hésitation, surpris par cette apparition dont il aurait dû être avisé, d'une manière impolie ne put s'empêcher de le dévisager, de s'attacher à ses traits, d'en mesurer la similitude avec les siens, alors qu'impavide Jean-Michel lui restituait un regard tout aussi inquisiteur, ainsi que de similaires mimiques : écarquillement des yeux (surprise !), inflexion ou froncement des sourcils (interrogation !), hochements de tête (évaluation !), etc. Comme dans cette clownerie où, de chaque côté d'un miroir inexistant, les paillasses se répercutent leurs gestes, jusqu'à ce que l'un d'eux, accidentellement, brise l'enchantement... En son for intérieur, Jean-Michel se félicitait d'une victoire envisagée proche grâce à son lointain accompagnement des jumeaux, de la lisible et pitoyable détestation les opposant dans le même temps où elle les rassemblait, leur permettait de s'envisager plus tard différents, malgré ce lourd prix à payer, quel qu'en soit le moyen, l'effacement de l'un

au profit de celui qui bénéficierait de la lumière... Celle inondant les illustres mais non pas ces deux-là, tant la survie de l'un engageait la disparition de l'autre, dans ce même instant où leurs défiants regards s'abaissaient, chacun des sosies se considéra en guerre ouverte contre ce surnuméraire et inquiétant soi-même, leur attendu duel déjà ayant ses parieurs, dans l'ombre optant pour la consécration de l'un des deux hommes ! Auraient-ils osé s'affronter lors de leur passage dans la salle de bain, bien que muettement interpellés, selon leurs âges et leurs implications dans la société ils se seraient plus avant questionnés, car maintenant le plus jeune entrevoyait ce que physiquement il deviendrait, avait licence d'en suspendre ou d'en ralentir le cours s'il prenait soin de sa personne, tandis que son chef de service se désolait d'une jeunesse en allée, brutalement interrompue par des abus de toutes sortes, auxquels il ne pouvait remédier, et d'autant lui devenait insupportable la vue de ce subalterne qui, malgré d'apparentes déficiences, l'offenserait par sa seule présence, qu'il lui faudrait d'urgence muter ou renvoyer sous le plus futile prétexte...

Le décor était planté, un cabinet d'expertise comptable, des bureaux, des chefs — l'un dorénavant surnommé : « sosie le vieux » —, des sous-chefs, des gratte-papiers dont Jean-Michel opportunément nommé : « sosie le jeune ». Dans les coulisses, ou plutôt les étages, l'on supputait : d'in vraisemblables scénarios circulaient, prévoyant les chausse-trappes de l'un, les esquives de l'autre, ils collaient au rembrunissement de « sosie le vieux » survenant au fil de ce sourd combat que, vu son expérience de guerrier sévissant dans les états-majors de la haute finance, il croyait maîtriser, alors que « sosie le jeune » de jour en jour ragaillardissait, boosté par les effets de cette joute. Ainsi fait que d'un mois sur l'autre, la chute de cette pièce s'éloignait, n'empêchant pas, bien au contraire, les supputations de « yoyoter » comme la Bourse se l'autorise, de se maintenir vive l'attention du grand et petit personnel, étant donné que si le vieux chêne grimaçait, loin de plier, le jeune roseau, tel un lierre vivace, s'attachait à lui... Bientôt le mot « armistice » circula entre les étages, et de guerre lasse les deux combattants desserrèrent leur étreinte, le vieux s'en fut récupérer dans une oasis lointaine, son adversaire entre les bras d'une Mathilde retrouvée... Comme pour la reprise d'un round attendu leurs retours de congé coïncidaient, cela rassura les amateurs, certains que les combattants, outre leur récupération, avaient dû peaufiner de nouvelles stratégies, que passée la fureur des premières reprises, un pugilat plus esthétique surviendrait...

Bizarrement, cette période de repos avait physiquement rapproché les deux sosies. Le vieux semblait rajeuni : était-ce consécutif à cette bénéfique interruption, aux soins apportés par d'habiles soigneurs ? Un lifting, un ravalement de façade, une teinture ? Alors que le jeune apparaissait plus bouffi : était-ce l'abus d'alcool, les petits plats de son amante du moment ? Coq en pâte, il allait devoir tirer dans une catégorie supérieure... Cette énième reprise tardait à reprendre alors que le plus jeune menait aux points, car ces adversaires avaient été surpris dans les vestiaires, non y magouillant, mais fraternellement réunis autour de la machine à café. Aussi avançait-on l'éventualité d'une paix des braves lorsqu'ils furent aperçus à la même table de la cantine, comme disposés en un duo d'artistes, l'un et l'autre exécutant les mêmes mouvements : porter un toast ; piquer un mets et le porter à la bouche ; lever un verre ; couper la viande ; furtivement s'essuyer les lèvres ; le summum étant atteint lors de leur impeccable sortie de table. Médusés, les parieurs comprirent avoir été floués, qu'en définitive aucun de ces sosies ne souhaitait prendre l'avantage sur l'autre ou l'éliminer, qu'au contraire ils désiraient, l'un se rajeunissant, l'autre se vieillissant, sur un court terme atteindre à une telle fusion que leurs collègues les confondraient, jamais ne sauraient qui du « sosie le vieux » ou du « sosie le jeune » occuperait son poste... et au maximum s'éviter l'inéluctable dégradation physique, puisque à l'issue de ce dernier repas, d'un commun accord, ils avaient tiré au sort celui qui définitivement s'éclipserait...